

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

LE
Naturaliste Canadien

VOL. XXI (VOL. I DE LA DEUXIEME SERIE)

No 10

Chicoutimi, Octobre 1894

Rédacteur-Propriétaire : l'Abbé V.-A. HUARD

— 0 —

Nous remercions les abonnés qui ont bien voulu concourir, par l'envoi du prix de l'abonnement, à la solution du problème que nous leur avons soumis en septembre. Toutefois, le concours reste ouvert, et pour cause. Car il s'en faut que l'on soit même à moitié dégagé des ténèbres de l'inconnu. Les retardataires ont donc toute chance de recevoir encore un accueil excellent, et d'apporter une aide plus que jamais utile pour notre œuvre.

— 0 —

L'ABBE PROVANCHER

—

(Continué de la page 137)

Cette année 1847 restera inscrite en caractères funèbres dans l'histoire de la race irlandaise. Une horrible famine, accompagnée de maladies épidémiques, décimait la population de l'Irlande; et l'on pensa qu'une émigration considérable pouvait seule rémédier à de si grands maux. Le Canada fut choisi comme lieu de refuge pour ces pauvres émigrés, qui s'y rendirent au nombre de cent mille. On devine bien dans quelles conditions d'encombrement et de privations se fit le transport de cette foule, entassée à l'envi sur des navires à voiles. La traversée de ces vaisseaux dura plus que cinq jours! et nos malheureux Irlandais n'étaient pas précisément passagers de Première! Le typhus devint le compagnon de

20—Octobre 1894.

voyage de ces infortunés, dont un grand nombre furent débarqués à la station de quarantaine de la Grosse-Isle ; près de trois mille succombèrent en cet endroit à la terrible épidémie. Il fallait des secours religieux à ces pauvres malades, et le dévouement du clergé canadien de l'époque leur en procura d'abondants.

Ce ministère, laborieux non moins que périlleux, épuisait rapidement les forces, et il fallait relever sans trop de délai les prêtres qui s'y dévouaient : aussi, quarante-deux missionnaires se succédèrent à la Grosse-Isle, cette année-là, durant la saison de navigation. L'abbé Provancher eut l'honneur d'être l'un des prêtres appelés à risquer leur vie dans ce ministère de sublime charité. Il n'y a pas d'exagération à parler ici de danger, puisque près de la moitié des missionnaires contractèrent l'épidémie ; quatre en moururent, martyrs de leur dévouement. On sait que l'abbé E.-A. Taschereau, qui devait être un jour le premier Canadien revêtu de la pourpre cardinalice, fut lui aussi l'un des missionnaires de la Grosse-Isle, en cette année de désolation, et qu'il faillit succomber, victime de sa charité, aux atteintes de la maladie.

M. Provancher n'eut à récolter que des fatigués dans ce champ des malades et des morts. S'il y avait trouvé la mort, comme quelques-uns de ses confrères, on n'aurait même jamais su quelle perte ç'aurait été pour la science canadienne : car, à cette époque, on ne pouvait encore beaucoup prévoir quels services il devait plus tard lui rendre. Il est vrai que l'aurole du martyr vaut bien le renom du savant, et que, dans la balance de l'Éternelle Justice, celle dont nous devons avant tout avoir souci, le moindre acte de charité l'emporte de beaucoup sur les plus beaux traités de botanique ou d'entomologie !

À son retour de la Grosse-Isle, l'abbé Provancher fut nommé au vicariat de Saint-Gervais de Bellechasse, paroisse qui avait pour curé M. Antoine Montminy ; il y resta un an.

L'année suivante (1848), il se vit assigner un nouveau

poste : Saint-Henri de Lauzon. Mais il n'eut pas même à se rendre à cette paroisse, l'autorité ecclésiastique ayant jugé à propos de lui confier la nouvelle paroisse de Saint-Victor de Tring, dans la Beauce, dont il fut le premier curé. C'est à la prière de M. N. Leclerc, curé de Lambton, que se fit cette nomination : ce prêtre se trouvant trop isolé, dans cette partie du pays qui était loin d'avoir acquis les développements que nous lui avons vu prendre depuis, désirait vivement avoir un confrère dans le voisinage. Nous verrons plus tard ces deux amis, forcés par une santé compromise de mettre fin à une carrière curiale bien remplie, se fixer dans la même localité, Saint-Félix du Cap-Rouge, et passer, dans ce séjour enchanteur, les années de leur vieillesse, occupés encore de se rendre utiles à leurs concitoyens.

Voici donc M. Provancher en charge d'une paroisse. Le curé de campagne : que de belles pages n'a-t-on pas écrites pour célébrer ses mérites et ses vertus, pour exalter la grandeur de sa mission ! Quand ce curé de campagne est le curé canadien, c'est quelque chose de plus : car le curé canadien n'est pas seulement le chef spirituel de ses paroissiens, il est aussi, la plupart du temps, leur guide même dans les affaires temporelles. Nos orateurs et nos publicistes ont dit bien des fois quel a été le rôle important du clergé dans la formation de la nationalité canadienne-française. Mais sans interroger l'histoire sur ce qui s'est fait dans le passé, il suffit de voir ce qui se passe sous nos yeux, et de considérer quelle part principale prennent aujourd'hui nos évêques et nos prêtres dans ce grand mouvement, auquel nous assistons, qui se fait dans tout le pays pour promouvoir les intérêts agricoles et pousser la colonisation des cantons nouveaux.

La colonisation : c'est le curé des paroisses nouvellement établies qui s'y intéresse davantage. C'est lui qui, en général, est seul en état de donner la direction nécessaire à la jeune colonie, où la vigueur ne manque pas aux bras, ni le courage aux cœurs, mais qui a besoin aussi d'une tête dirigeante. Les gens de profession, les notabilités du grand com-

merce ou de la haute finance sont rarement là pour travailler à la prospérité du nouvel établissement. Il faut que le curé tienne la place de tous ces personnages ; et, ordinairement, le rôle n'est pas trop mal tenu. Les ministres, les fonctionnaires de certains départements, et surtout les députés, ont sujet, je crois, de connaître parfaitement l'intérêt que prennent à la cause de la colonisation les curés des cantons nouveaux.—Par exemple, les revenus sont médiocres ; la dîme n'est pas considérable, il s'en faut, et la gêne serait souvent extrême sans l'aide fournie par la Propagation de la Foi ; le logement et l'ameublement sont fort modestes ; et, avec tout cela, l'on a les dettes contractées pour son installation au presbytère. La position, enfin, est loin d'être brillante. Mais c'est la même chose chez les colons ; le pasteur partage le sort de ses paroissiens, et sa parole n'en est que mieux accueillie, lorsqu'elle les console et les soutient. Écoutons ici l'abbé Provancher, rappelant, au déclin de sa vie, les souvenirs qu'il gardait de sa première cure :

“ J'ai été le premier curé d'une nouvelle paroisse durant quatre ans ; tout le monde était pauvre, mais tous laborieux, pleins de courage et bons chrétiens. On n'avait qu'une nourriture grossière, du pain blé et avoine et du lard, on manquait souvent d'ameublement. Et cependant, je n'ai jamais vu de peuple plus heureux ; cette nourriture grossière, on avait un assaisonnement précieux pour la faire trouver excellente, la faim excitée par un dur travail. Les terres étaient excellentes, on était pauvre alors, mais on voyait venir l'aisance par le travail et l'économie. Et quelle consolation pour ce brave père de famille, lorsque arrivé à sa cabane de bois rond le soir, après un rude labeur, il trouvait la table mise et la femme qui compatissait à ses fatigues, lorsqu'elle n'avait été elle-même au champ pour les partager ; ses enfants tout joyeux de revoir leur père pour lui témoigner leur attachement ! Le pain grossier était trouvé délicieux, le lard excellent, et la santé se fortifiant par le travail, on hâtait le lendemain pour exercer ses forces encore davantage.

(A suivre)

V.-A. H.

COURS D'ENTOMOLOGIE POPULAIRE

(Continué de la page 121)

Chaque espèce varie beaucoup dans le nombre d'œufs que pondent les femelles. Ce nombre est ordinairement très considérable et s'élève même jusqu'à quatre ou cinq cents : il n'y a donc pas à s'étonner de la rapide reproduction de ce monde innombrable. Ce qu'il y a de plus étonnant, sans doute, c'est qu'il n'ait tout dévasté, tout détruit ; mais le Créateur veille sans cesse sur son œuvre et harmonise toutes choses : au trop grand nombre d'insectes, il n'a simplement qu'à opposer quelques petits oiseaux !

Lorsque l'enveloppe de l'œuf s'est brisée, il en éclot, sous la forme de ver aux diverses couleurs ou sous celle de chenille aux formes variées, un insecte dégoûtant que l'on nomme *Larve*, nom qui signifie masque, et qui lui a été donné par le savant Linné, fort surpris en constatant, le premier, que de la chenille lourde et repoussante provient le papillon léger et ravissant. L'état de larve est donc le second dans

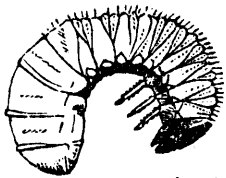


Fig. 16.—Une larve.

l'existence de l'insecte et c'est en cet état que les espèces nuisibles le sont généralement le plus : c'est la larve de la *Chrysomèle* surtout qui dévaste nos champs de patates ; c'est la larve du *Lachnosterne* (hanneton) qui coupe la racine de nos plantes ; c'est la larve de la *Superde* qui perfore le tronc de nos pommiers et de nos pruniers ; ce sont les innombrables larves des *Némates*, qui rongent avec une voracité surprenante les feuilles de nos groseilliers et de nos gadelliers.

Quand l'espèce est à métamorphose complète, il existe toujours une grande dissemblance entre la larve et l'insecte parfait. Que l'on examine la larve de la *Piérade*, cette chenille glauque qui se traîne paresseusement sur les larges feuilles du chou qu'elle ronge dans le silence des nuits comme dans les bruits du jour, et ce joli petit papillon aux ailes

blanches ou jaune-pâle tachetées de noir, qui, dans son vol capricieux, s'aventure même jusqu'au centre de nos grandes villes ; que l'on compare ce gros ver blanc (Fig. 16) à tête brunâtre que la charrue du laboureur à tout instant tire à la surface du sol, à cet insecte nocturne qui vient, au printemps, bourdonner dans nos appartements à la lueur des lampes et jeter la terreur dans l'âme des jeunes filles, lesquelles se sauvent toutes tremblantes devant ce terrible hanneton (Fig. 6, pg. 108), si toutefois elles ne s'évanouissent pas, et l'on aura peine à croire que ce soit là le même individu à des phases différentes de son existence ! Si, au contraire, la métamorphose est partielle, la larve, au moment même de l'éclosion, a—moins cependant les ailes et la grosseur,—la même forme que l'insecte parfait et passe à l'état adulte sans discontinuer de prendre de la nourriture et sans être assujettie à l'état de nymphe que nous étudierons tout à l'heure.

Les Coléoptères, les Hyménoptères et les Diptères sont tous à métamorphose complète ; les Orthoptères et les Hémiptères sont à métamorphose incomplète. Les Névroptères sont pour une partie à métamorphose complète, et pour l'autre à métamorphose partielle. Enfin, les Aptères ne subissent, à proprement parler, aucune métamorphose ; étant dépourvus d'ailes, ils ont, au sortir de l'œuf, moins la taille, la même forme qu'ils conserveront toujours.

Un très grand nombre d'espèces, qui, à l'état parfait ne vivent que quelques jours ou encore

.....ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin,

demeurent cependant à l'état de larve pendant des mois, des années entières. Ainsi, les *Ephémères* que, bien avant les naturalistes, les poètes ont nommées ainsi à cause de la brièveté de leur vie aérienne, ne jouissent de leurs ailes que deux fois vingt-quatre heures au plus, bien que, larves, elles aient rampé, une année, deux années même, dans la vase des marais et des étangs. D'autres espèces, au contraire, et les *Fourmis* sont du nombre, passeront en quelques semaines à l'état

adulte pour y vivre et travailler pendant deux ou trois longues années. Comme on le voit, la durée de la vie, chez l'insecte, à l'état de larve n'est aucunement proportionnée à la durée de la vie à l'état parfait. Pourquoi cela ? On en peut supposer la raison, peut-être ; mais que d'hypothèses plus ou moins sérieuses on a faites pour s'expliquer les mystères plus ou nombre contre lesquels vont se heurter nos intelligences trop faibles et notre orgueil trop grand ! Certes, les recherches des savants sont louables, elles sont dignes d'admiration, pourvu toutefois que, par ces recherches, les savants n'essayent pas, comme de nos jours un trop grand nombre malheureusement, à soulever le voile dont se couvre, dans son auguste majesté, Celui qui a donné à l'insecte un instinct merveilleux, plus grand, peut-être, que la vaste intelligence dont s'enorgueillit l'homme.

Pendant la période à l'état de larve, l'insecte, surtout chez ceux à métamorphose complète, ne s'est approché en rien de la forme qu'il aura à l'état parfait. Chenille ou ver, il est resté chenille ou ver, sans subir d'autre changement que celui d'une croissance souvent fort rapide. C'est à l'état de nymphe ou chrysalide que cette métamorphose extraordinaire va se faire.

Lorsque, grosse et replète, la larve est arrivée à cette époque de transformation, elle se choisit un endroit retiré et là, se file, le plus souvent, un cocon dont elle s'enveloppe entièrement. C'est de l'ombre et du silence qu'il lui faut, et, noyée d'ombre et de silence, elle s'est plongée dans une immobilité complète. Que se passe-t-il alors ? Quel travail s'accomplira-t-il donc pour que, dans quelques jours, elle ressorte de son enveloppe, toute glorieuse et toute régénérée ? C'est encore ici un mystère devant lequel il faut courber nos fronts. La nature, diront les matérialistes, le Créateur, disons-nous, nous qu'anime la foi, a accompli dans l'ombre son travail merveilleux : nul n'a vu ce qui s'est passé. L'insecte était immobile, informe

et comme mort, et voilà que, tout à coup, de cette mort apparente, il ressuscite parfait, beau, brillant, joyeux et fort, et s'en va bourdonner dans l'air son hymne de reconnaissance.

La nymphe la plus curieuse à étudier est sans contredit celle du papillon. Vous rencontrez un jour, par hasard, une magnifique chenille vert-pâle, parsemée de points rouges, qui se traîne lourdement sur le sol où le vent l'aura rejetée de la feuille qu'elle rongait en silence. Vous la ramassez et la mettez sous verre. Allez vaquer à vos occupations, et revenez, une heure après, voir votre captive. Vous la trouvez grandement occupée : déjà elle a tout tapissé de fil le fond du verre ; déjà elle disparaît complètement sous le riche manteau de soie dans lequel elle s'enroule ; déjà vous ne voyez plus qu'une petite boule faite d'un tissu admirable que le silence de la mort semble avoir envahie.

Revenez demain. Même silence, même mort apparente. Enlevez alors ce cocon léger, prenez des ciseaux et coupez-en le tissu. Qu'y trouverez-vous ? la chenille ? non ; de la chenille verte, forme, couleurs, mouvements, tout est disparu : c'est maintenant la chrysalide ovoïde et, dans quelques jours, ce sera le papillon étincelant.

Et ce cocon dont s'enveloppe la chenille, ce sera aussi le tissu dont se revêt le pontife à l'autel et le roi sur son trône. Car nul n'ignore que c'est là le fil dont on tisse la soie.

Souvent aussi, la larve passe à l'état de nymphe sans se revêtir d'un cocon.

Dans l'un et l'autre cas, sa peau se durcit, prend une teinte brunâtre plus ou moins foncée, et lorsque le travail de la régénération est tout à fait accompli, l'insecte brise cette enveloppe crustacée, sa livrée de naguère.

(A suivre)

GERMAIN BEAULIEU.

La récente exposition de Québec a été un beau succès, tout le monde se plaît à le proclamer. Mais ce résultat est plutôt dû à la bonne volonté des exposants et à la valeur incontestable des produits exhibés, qu'à l'organisation qui a présidé aux détails, car tout le monde s'accorde aussi à proclamer cette organisation comme très défectueuse.

Nous voulons bien croire qu'il y a eu bonne volonté et zèle de toute part, mais soit manque d'expérience de la part des officiers et des employés, ou toute autre cause, l'organisation péchait en plus d'un point, et cela lorsqu'il eût été très facile en plus d'une circonstance de parer aux inconvénients dont on avait à se plaindre.

—Eh bien, (vont dire nos lecteurs,) en voilà encore un qui se plaint. Il ne manquait plus que le NATURALISTE pour compléter le chœur des mécontents qui ont à peine fini d'énoncer tous leurs griefs contre la Compagnie de l'exposition.

Hâtons-nous de le dire : les deux premiers paragraphes du présent article ne sont pas de nous, et n'ont pas été écrits pour la dernière exposition ! Pourtant, on l'avouera, ils sont bien dans la note des appréciations que l'on a lues dans beaucoup de journaux, depuis un mois. On croirait vraiment, à écouter tous ces critiques, qu'il n'y a jamais eu d'exposition si mal organisée que celle du mois dernier. Eh bien, pour montrer qu'en septembre dernier les choses n'ont peut-être pas été plus mal qu'auparavant, nous avons reproduit mot pour mot le titre et le commencement de l'article consacré à l'exposition de 1887, par l'abbé Provancher. (*) Cette citation pourra sans doute servir encore, à la suite des expositions de l'avenir.

Les reproches sont venus de tant de côtés, qu'il doit y avoir eu assez à reprendre en effet dans les détails de l'or-

(*) *Naturaliste Canadien*, Vol. XVII, p. 33.
21—Octobre 1894.

ganisation. Mais il nous paraît qu'il y aurait beaucoup d'exagération à conclure de tout cela que la réputation de Québec est perdue à tout jamais, qu'aucune organisation n'a jamais donné prise à tant de justes plaintes, etc. Qu'on relise donc la citation que nous venons de faire ; qu'on se rappelle aussi les plaintes que l'on a entendues l'année dernière concernant l'exposition de Chicago.

Nous sommes d'avis qu'il faut montrer de l'indulgence envers les directeurs de si vastes organisations, toujours faites à la hâte et régies par des personnes plus ou moins inexpérimentées : il y a là deux causes de défectuosité que l'on rencontrera dans presque toutes les expositions.

Cela dit, nous voulons examiner seulement s'il y a eu quelque chose d'intéressant l'histoire naturelle, à la dernière exposition.

En 1887, l'ornithologie, l'entomologie, la botanique étaient fort bien représentées, et ce n'était pas d'un léger intérêt, pour les visiteurs, de voir réunis tant d'objets de la faune et de la flore de la Province.

Le NATURALISTE n'ayant pas eu part dans la distribution des programmes de l'exposition, nous ne pouvons constater s'il y avait, cette année, une classe spéciale pour l'histoire naturelle. Nous croyons pourtant, d'après le vague souvenir que nous avons de l'avoir lu sur les journaux de l'été dernier, qu'il y avait une classe de ce genre,—sur le programme, bien entendu : car, dans l'exposition elle-même, il n'y avait aucune collection d'histoire naturelle. Ceci n'est pas imputable aux directeurs de l'exposition, évidemment, mais à l'abstention des exposants. Nous regrettons cette abstention, sans doute, mais nous nous l'expliquons facilement. D'abord, les objets de telles collections étant bien souvent très fragiles, le transport en est toujours fort périlleux : ce risque très réel éliminait à peu près tous les exposants qui résident à quelque distance de Québec. Quant aux particuliers ou aux institutions de la ville ou des environs, leur exposition aurait sans doute été presque en-

tièrement la même qu'en 1887, et l'on aura jugé inutile de se déranger pour ne présenter que peu de nouveau : qu'on ne croie pas, en effet, que c'est une petite affaire que de préparer et d'emballer des collections d'insectes, de mollusques, etc., de les disposer au lieu désigné, de les emballer de nouveau pour le retour, et de les ranger encore chez soi.

Mais voici le grand inconvénient. Les collectionneurs n'ont pas d'ennemi plus redoutable que la poussière, qui pénètre fort bien dans les vitrines et les tiroirs les mieux fermés ; rien n'abîme autant les spécimens, dont le nettoyage est à peu près impraticable. Eh bien, il faut avoir vu les épais nuages de poussière qui s'élevaient dans le palais de l'industrie, où l'on aurait sans doute placé les collections d'histoire naturelle, pour comprendre à quel point elles auraient été gâtées, comme ont dû l'être beaucoup d'objets d'art, broderies, tissus, dessins, etc., qui étaient là. Pour nous, nous sommes bien décidé à ne jamais exposer nos collections à semblables périls, à moins qu'on ne prenne des dispositions spéciales pour les éviter.

Par exemple il devrait être facile de réunir, dans une même salle, de dimensions assez restreintes, tous les objets d'art et les collections d'histoire naturelle ; et l'on pourrait aisément, une couple de fois par jour, en faire un nettoyage qui consisterait non pas à remettre la poussière en circulation, mais à l'enlever à peu près entièrement.—Il est vrai qu'il est bien de bonne heure pour parler d'une future exposition à Québec, d'autant plus que, s'il fallait en croire certains journaux, une exposition n'est plus possible en cette ville avant longtemps.

Quoiqu'il en soit, nous voulons signaler ici au moins ce qui nous a paru de nature à intéresser un peu les naturalistes, à la dernière exposition, puisqu'il n'y avait aucune collection d'objets se rapportant, de façon spéciale, à l'histoire naturelle.

RÈGNE ANIMAL.—Nous ne dirons rien de l'exposition des divers animaux de races chevaline, bovine, etc., ni des volatiles de basse-cour, dont le nombre et la variété étaient considérables : c'est question d'élevage et non d'histoire naturelle. Citons

seulement, à titre de phénomène, un tout petit mouton pourvu de nous ne savons plus combien de pattes, sept ou neuf, croquons-nous, exposé dans le musée Lapointe. Nous aurions pourtant préféré voir cet animal avant qu'il eût passé par les mains du taxidermiste, tant il faut se défier à notre époque de contre-
façon. Cela soit dit sans vouloir aucunement mettre en doute la bonne foi du propriétaire de ce mouton-phénoïnène.

—“Seulement 10 cts, Mesdames, Messieurs, pour contempler “ The horse wonder Edison, this greatest of all wonders! ”

—L'*Edison* dont il s'agit est un beau cheval gris blanc, du comté de Queens, N.-B. Il est, nous dit son gardien, âgé de huit ans ; sa crinière est longue de 6 pds 6 pes ; et sa queue, de sept pieds. L'une et l'autre traînent à terre, s'allongeant encore de deux pouces chaque mois, paraît-il. Si cette croissance continue, dans dix ans *Edison* suffira pour éloigner les mouches de tout un régiment de cavalerie !

Voici de l'ichtyologie, de l'histoire naturelle pour de bon. C'est la Compagnie du chemin de fer Québec et Lac Saint-Jean qui expose un certain nombre de poissons empaillés. Nous voyons là une ouananiche (*Salmo amethystus*, Mitchill.) du poids de huit livres ; une Truite (*S. fontinalis*, Mitchill.) de cinq livres ; etc.

RÈGNE VÉGÉTAL—Le naturaliste trouvait ici un peu plus de sujets d'étude, bien que, à vrai dire, la plupart des richesses végétales qui s'offraient à sa vue intéressassent moins la botanique proprement dite que l'agriculture, l'horticulture et l'industrie.

Les produits agricoles étaient en abondance. Les divers territoires de colonisation de la Province avaient chacune leur exposition à part, et offraient ainsi d'utiles sujets de comparaison. La Compagnie du Pacifique exposait aussi les belles productions de l'Ouest ; notre Province pourtant soutenait avantageusement la comparaison. La Ferme expérimentale d'Ottawa avait une superbe collection, très artistement disposée, de céréales, graines, fruits, légumes, et une grande variété de superbes raisins.

A propos de raisins, nous avons eu le plaisir d'en voir quelques spécimens récoltés à Roberval, Lac Saint-Jean ; ces fruits n'étaient pas tout à fait mûrs, mais ils auraient probablement eu le temps d'arriver à maturité avant les gelées. Bien qu'il ne faille pas s'attendre à faire du Saguenay un pays vinicole, des essais de ce genre sont très intéressants (*), et nous attendons avec hâte les résultats des expériences que tenteront les Trappistes à Mistassini, pour la culture des fruits dans ce territoire si reculé. — A signaler aussi un plateau rempli de fraises cueillies, en seconde récolte, à Roberval.

La division de l'horticulture était bien fournie. Les maisons J. Verret, de Charlesbourg, Evans et Ewing & Co., de Montréal, avaient de superbes collections de graines, de productions horticoles et d'instruments de culture. Mentionnons spécialement la collection de *cactus* de M. J. Verret, les *prunes* exposées par M. A. Dupuis, de Saint-Roch des Aulnets, et les plantes d'ornement de MM. A. Sinclair et T. Todd (qui se sont partagés presque tous les prix offerts dans cette classe).

MM. F.-H. Andrews & Son, de Québec, avaient dans leur "exhibit" un Arbre à caoutchouc, d'une douzaine de pieds de hauteur. Comme nous n'avions pas sous la main les *Flores* de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique Méridionale, nous n'avons pu reconnaître ses genre et espèce.

Très curieuse l'exposition faite par l'honorable H.-G. Joly, de Lotbinière : on avait là de véritables leçons de choses. Ainsi, pour la taille des arbres : six échantillons faisaient voir les résultats de l'opération mal faite, huit échantillons, d'âges gradués jusqu'à la cicatrisation complète de la coupe, démontraient l'importance d'une opération bien exécutée. En outre, une série de jeunes arbres provenant de semis permettaient par leur disposition d'apprécier leur croissance annuelle.

(*) On nous dit que M. J.-B. Petit, de la maison Tessier et Petit, a récolté à Chicoutimi, cette année, du raisin suffisamment mûr des variétés Delaware et Niagara.

Le Département des Terres de la Couronne exposait une collection de nos bois canadiens, qui attirait à juste titre l'attention de tous les visiteurs, dont la plupart ne sont guère au fait de nos richesses forestières. Un officier du département, M. W. C. O. Hall, était là donnant à ceux qui le désiraient tous les renseignements utiles.—Si la faune et les autres parties de la flore de la Province avaient été représentées de la sorte, comme le public y aurait pris intérêt ! M. Provancher a bien recommandé, dans la mesure de ses forces, la formation d'un musée provincial, et il avait bien raison. Comme on le sait, ce musée est en excellente voie d'exécution, par les soins du Département de l'Instruction publique et sous la direction de M. N. Saint-Cyr, un collaborateur distingué de l'ancien NATURALISTE,—qui recevrait des lecteurs du nouveau NATURALISTE un accueil non moins empressé.

Ne nous éloignons pas de cette collection de nos essences forestières sans examiner une curiosité végétale qui a son intérêt. Sur une bûchette de Sapin, nous lisons l'écriteau suivant : "Morceau d'arbre *plaqué* (Sapin) coupé en 1893 par l'arpenteur Geo. Bignell, dans la ligne de vérification entre les cantons Ireland et Colrairie, arpentée par F.-L. Poudrier, en 1867.—L'échantillon indique le *plaqué* tel que fait par la hache du bûcheron en 1867, et la blessure guérie et complètement recouverte par les vingt-six anneaux concentriques de pousse annuelle qui ont eu lieu depuis ce temps." C'est un exemple remarquable de la persistance d'une cicatrice : le bois qui s'est formé sur la blessure conserve encore, en 1893, l'image très exacte de l'entaille faite par la hache en 1867.

Voici M. F. Baril, de Warwick, propriétaire de l'unique manufacture de boutons qui existe dans la Province : il nous explique par quels procédés les cornes et les sabots se convertissent en boutons de toute taille, de toute forme et de toute couleur : c'est de la zoologie industrielle. Mais la botanique s'en mêle aussi, et concourt à fournir au genre humain les boutons requis par la civilisation présente. Nous voulons parler de l'*ivoire végétal*, qui est le fruit d'un Palmier de l'Amé-

rique Méridionale, *Phytelephas macrocarpa*. Le spécimen que nous possédons, de forme triangulaire, est long de 2 pcs. épais d'un pouce et quart; à l'exception d'un petit enfoncement à l'une des extrémités, qui contient l'embryon, le reste (périsperme) est une substance blanche et dure, que l'on scie par tranches, dans lesquelles on découpe ensuite maints et maints boutons, qui arriveront à l'état parfait après quelques autres opérations.

RÈGNE MINÉRAL.—Il n'y a ici que peu d'articles intéressant l'histoire naturelle. Nous mentionnerons seulement les échantillons de *Phosphate* de Buckingham et de minerais de cuivre de Cupelton, exhibés par le Nichol's Chemical Co., et les divers produits manufacturés avec l'asbeste.

Comme on peut en juger par ce qui précède, bien qu'il n'y eût pas à l'exposition de collections proprement dites d'histoire naturelle le naturaliste pouvait pourtant y rencontrer beaucoup d'utiles sujets d'observation.

—————o:—————
 Nous renvoyons au prochain numéro la suite de l'étude de BOTANIQUE MÉDICALE de M. le Dr Jéhin-Prume, de Paris.

—————o—————
**COMMENT DETRUIRE LES INSECTES DANS
 LES FOURRURES**

Mêler par moitié du camphre et de la poudre de pyréthre, et répandre ce mélange dans le fond de la boîte qui contient les fourrures.—On donne ce moyen comme certain.

—————o—————
CONSERVATION DES FRUITS EN HIVER

Nous voyons, dans la *Revue horticole des Bouches-du-Rhône*, l'annonce d'un procédé, fondé sur la théorie de l'acide carbonique, pour la conservation à l'état absolument frais des raisins, pêches, fraises, etc., jusqu'au printemps.—En envoyant 1 fr. 50 à M. Lebrun, 8, rue Victor-Massé, Paris, on recevra la recette nécessaire.

BIBLIOGRAPHIE

—Nos remerciements à M. C.-J. Magnan, pour l'envoi d'un exemplaire de la brochure qu'il vient de publier, *Polémique à propos d'enseignement*, et qui contient les articles de la *Vérité* et de *l'Enseignement Primaire* dont on se rappelle l'intéressante discussion du printemps dernier.

—Nous accusons aussi réception, avec reconnaissance, des publications suivantes :

Vick's illustrated catalogue of hardy bulbs and plants, James Vick's Sons, seedsmen, Rochester, N.Y.—*Rare tropical plants and bulbs* R. D. Hoyt, American exotic nurseries, Seven Oaks, Florida.

—Succès et longue vie au *Bouquineur*, journal mensuel de bibliographie, publié par la Librairie Saint-Michel, 32, rue Saint-Gabriel, Montréal. 25 cts par année.

 NOS CONFRERES

—Nos bons souhaits au *Pionnier*, de Sherbrooke, à l'occasion du 29^e anniversaire de sa fondation.

—Nous offrons nos sincères remerciements au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et au *Franco-Canadien*, qui veulent bien, eux aussi, publier le sommaire de nos livraisons ; au *Journal de l'Instruction publique*, au *Trifluvien* et au *Bouquineur*, pour leurs trop bienveillantes appréciations de notre Revue.

Ces témoignages de sympathie qui nous viennent souvent, de façon si spontanée, nous touchent beaucoup et nous encouragent puissamment à poursuivre l'œuvre que nous avons entreprise.

Par suite de circonstances incontrôlables, nous sommes bien en retard avec les correspondants qui nous ont envoyé des insectes pour identification. Nous comptons pouvoir les satisfaire tout prochainement.